

Chapitre 3 : Une armure contrainte par la tactique, une tactique contrainte par l'armure.

Nombre d'auteurs, dont Jean Flori et Claude Gaier ont vu dans la tactique militaire de la chevalerie l'origine de son assise sociale. L'entraînement nécessaire pour pratiquer la puissante charge à la lance couchée pousse à faire de l'élite guerrière une élite sociale, la noblesse restreignant cette élite par la suite en s'appropriant le titre chevaleresque à partir du XIII^e siècle. Cependant, l'utilisation de la cavalerie comme troupe de choc est inhérente à plusieurs contraintes, le port d'une armure lourde étant fondamental. En outre, cette même armure, nécessitant des conditions particulières pour être revêtue, participe à un aménagement tactique et social, avec l'unité militaire qu'est la lance, structurée autour de l'homme d'armes, porteur de la « lance-arme » qui donne son nom à la « lance-unité ». Enfin, lorsqu'il est question du chevalier en armure, il ne faut pas oublier un autre être vivant généralement lui aussi en armure, et qui participe pleinement à la tactique comme à l'identité du chevalier : il s'agit bien entendu du cheval. Animal précieux, on cherche à protéger le sien et à s'approprier celui de l'adversaire. Pourtant, il est aussi le plus exposé lors des charges et mêlées.

1. Cavalerie lourde, cavalerie de choc.

Si l'aspect social du chevalier en fait un guerrier aristocratique à cheval, sa place dans la tactique militaire est un peu plus spécifique : c'est un cavalier lourd de choc. Dans une armée médiévale, cette place le distingue des autres cavaliers, de moindres rangs, qu'il s'agisse d'une très réduite cavalerie légère ou de l'infanterie montée, essentiellement les hommes de traits lors des déplacements, qui mettent pied à terre pour le combat. En tant que cavalerie de choc, la chevalerie est tout particulièrement associée à la charge à la lance couchée, élaborée dans ses rangs durant le XI^e siècle. Simple dans la théorie¹, cette technique nécessite des années d'entraînement régulier afin d'être réalisée correctement, et devient même un attribut identitaire de la chevalerie, à tel point qu'il s'agit du coup chevaleresque par excellence dans la littérature comme dans

¹ Il suffit de caler la lance sous l'aisselle et de lancer le cheval au galop : la force d'inertie du couple cavalier-cheval s'imprime dans la lance et donne une incroyable force d'impact.

l'iconographie. Dans la Bible de Maciejowski, on le retrouve en cinq occurrences². Dans le *Fior di Battaglia* et dans le *Florius de Arte Luctandi*, on le trouve respectivement en neuf³ et quatre⁴ occurrences, ce coup restant peu détaillé en raison de sa simplicité technique, seul l'entraînement régulier pouvant y apporter une réelle « valeur ajoutée ».

Cette technique rappelle l'idéal chevaleresque de prouesse et de courage, car il faut foncer tête baissée vers l'adversaire. Dès lors, on comprend qu'un cavalier de choc est un cavalier lourd, pour des raisons de psychologie individuelle des guerriers : il est bien difficile de s'élancer ainsi contre un adversaire pratiquant la même technique, sans avoir une combinaison ou une carapace protectrice assurant la survie en cas de choc frontal. Il suffit d'observer la Bible de Maciejowski pour comprendre la nécessité psychologique et physique d'une armure lourde dans la pratique de la charge à la lance couchée : le nombre de coups mortels contre des hommes en armure⁵ laisse imaginer l'hécatombe provoquée si les chevaliers n'avaient pas d'armure de fer. Comme démontré précédemment, l'écu, bouclier chevaleresque par excellence, est une pièce d'armure essentielle dans le cadre de la charge à la lance couchée. L'armure, de préférence rigide, est le seul moyen de survivre à un coup bien placé de cette manière, tant le choc est puissant. Dans la *Vie de saint Louis*, Jean de Joinville atteste lui-même de la dangerosité d'un coup de lance contre un ennemi sans armure⁶. Or, dans ce passage, le cheval de Joinville est entravé par le Sarrasin qui l'assaille, il porte donc son coup sans l'élan de la charge. Lorsqu'on voit les dégâts que peut provoquer une lance, *a fortiori* avec l'incroyable puissance de la charge à la lance couchée, on comprend que l'armure est la condition *sine qua non* de l'efficacité et de la durabilité de cette tactique.

De plus, malgré l'individualisme caractéristique des chevaliers, mis en valeur par le passage des tournois « à l'ancienne » à la joute, il ne faut pas oublier, comme l'indique Claude Gaier, que, sur le champ de bataille, les chevaliers se battent en groupes, appelés conrois. La tactique chevaleresque est donc une tactique collective. La structure militaire du conroi a un intérêt tout particulier durant la phase de la charge, car une fois la mêlée

² En ne comptant que les scènes où le coup est effectivement réalisé, et qui est par ailleurs central dans la composition iconographique. Folios 16v., 24v., 34v., 39v., 41v.

³ Folios 41r. (figure 1), 41v. (figures 1 et 2), 42r. (figures 1 et 2), 42v. (figures 1 et 2), 46r. (figure 2), 46v. (figure 1).

⁴ Folios 2r., 2v. et 3v.

⁵ Voir Annexe VI. 1 . a. Tableau « Corps et membres ».

⁶ JOINVILLE (de), Jean, *Vie de saint Louis*, Paris, Lettres gothiques, 2014 (1995), Texte établi, traduit, présenté et annoté avec variantes par Jacques Monfrin d'après le texte en ancien français écrit entre 1305 et 1309, p. 277 « Tandis qu'il tenait ses deux mains à la selle pour monter, je le frappai de ma lance sous les aisselles et je le jetai mort à terre ».

engagée, la confusion amène à reposer sur les qualités individuelles des combattants plus que sur une formation tactique⁷. Le conroi peut prendre différentes formes selon les époques (et donc aussi selon le type d'armure porté). D'après Claude Gaier, sa forme la plus classique est une troupe étalée en longueur sur seulement quelques lignes, alors qu'à la toute fin du Moyen Âge, les hommes d'armes en harnois blancs aux lances plus lourdes et longues (chose rendue possible grâce à l'aide qu'apporte l'arrêt de cuirasse) forment plutôt des blocs compacts. Avec la charge en conroi face à l'infanterie, l'idée est de provoquer une débandade par la terreur que peut entraîner une charge massive de cavaliers « blindés »⁸. Face à d'autres chevaliers, la puissance de choc trouve toute son importance, les deux groupes d'adversaires allant à la rencontre l'un de l'autre en chargeant à la lance couchée.

Cette première phase est relativement courte⁹, mais elle est déterminante : c'est là que l'on désarçonne le plus, et aussi là où l'on met en déroute. Mais au-delà des chocs individuels¹⁰, l'aspect collectif compte beaucoup : la chevalerie ne constitue une véritable cavalerie de choc qu'en conrois compacts. Le port de l'armure a une importance psychologique fondamentale : pour que la cohésion se maintienne, il faut que chaque chevalier puisse se sentir suffisamment « en sécurité » dans la charge, ce qui explique les comportements divergents des chevaliers et des fantassins. Si les chevaliers vont frontalement à la rencontre de l'adversaire chargeant, c'est parce que leur équipement défensif leur donne confiance en leurs chances de survie, même en cas d'échec (se cumulant à la mentalité de ménagement entre chevaliers) tandis que la piétaille, mal équipée, a beaucoup plus à craindre pour sa vie, d'où la déroute provoquée (s'ajoutant à l'absence de pitié des chevaliers pour les simples troupiers). À une époque où la victoire se caractérise par la possession du terrain plus que par la mort des adversaires¹¹, l'impact psychologique de l'armure est essentiel dans la tactique chevaleresque¹².

⁷ Le folio 29v. de la Bible de Maciejowski illustre bien la confusion d'une mêlée entre chevaliers.

⁸ C'est pourquoi les formations de piquiers disciplinés ont pu tenir tête à la chevalerie : habitués à disperser les rangs adverses, les chevaliers les chargent et s'empalent sur les armes d'hast. Malgré tout, une charge lancée précautionneusement peut venir à bout des formations de piquiers (attaque par le flanc, dégagement par des tirs etc.)

⁹ Même si plusieurs charges peuvent avoir lieu, comme à la bataille de Bouvines.

¹⁰ Malgré la nature collective de la tactique, il est nécessaire de cibler individuellement un adversaire pour donner son efficacité au choc et ainsi le désarçonner. Le choc, idéalement collectif et synchronisé, est constitué d'une accumulation coordonnée de duels à la lance couchée. Ces duels cumulés sont à distinguer des conditions de la mêlée, où il s'agit vraiment de combats individuels additionnés plus que coordonnés.

¹¹ GAIER, Claude, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, t.2, Bruxelles, De Boeck, 2004.

¹² Il s'agit d'un impact psychologique à double sens : d'un côté, le chevalier bénéficie d'un sentiment de sécurité qui lui donne confiance en sa charge, de l'autre, l'aspect « blindé » du chevalier, avec une supposée invincibilité, accroît la peur de la masse chargeante chez les adversaires moins bien équipés.

L'armure a, en outre, un aspect très intéressant dans les comportements de « connivence » entre chevaliers : elle permet d'épargner. On a vu qu'il est largement possible de tuer un homme en armure lorsqu'on en a l'intention, mais la protection qu'offre l'armure permet aussi d'épargner tout en renversant de selle grâce à de puissants chocs. L'armure a donc aussi son importance tactique pour cet aspect de la guerre médiévale et des tournois primitifs. Sans une telle défense de corps, les chevaliers devraient bouleverser leur système technique et tactique pour épargner un ennemi qui a plus de valeur vivante. Mais on peut aussi se demander si cette stratégie économique-sociale n'est pas issue de l'armure elle-même. En effet, constatant qu'il est aisé d'épargner l'adversaire surprotégé, les chevaliers, pragmatiques, ont pu décider de profiter de la situation par le rançonnement du vaincu encore en vie, avant d'en faire un « code d'honneur ». Éthique de ménagement ou utilisation avantageuse d'un état de fait ? Il est probable que les deux s'articulent, l'idéal chevaleresque étant chronologiquement concomitant des premières attestations de la charge à la lance couchée.

Dans le même ordre d'idée, on peut se demander si le port de l'armure n'a pas lui-même provoqué l'usage de la lance couchée, et non l'inverse, comme on aurait pu le supposer avec le raisonnement précédent. En effet, la broigne de l'époque carolingienne, encore portée au XI^e siècle¹³, se rapproche du haubert, malgré quelques nuances structurelles. La charge à la lance couchée ne serait-elle pas alors une invention technique et tactique pour vaincre plus aisément un cavalier lourd ? En effet, c'est le meilleur moyen de le mettre à terre, où il est plus facile de le mettre à sa merci voire de le tuer. Il faut un certain acharnement¹⁴ ou l'usage de techniques complexes¹⁵ pour désarçonner un chevalier en pleine mêlée. La charge à la lance couchée est une alternative efficace et économique en temps et en mouvements dans le cadre d'une bataille. Elle permet d'en finir rapidement, et d'aboutir à la mort¹⁶ ou au désarçonnement suivi de la capture de l'adversaire¹⁷.

Armure contrainte par la tactique ou tactique contrainte par l'armure ? On peut répondre les deux à la fois : le port de l'armure est nécessaire pour des raisons de confort psychologique et de préservation physique lors d'une charge à la lance couchée. Dans le

¹³ Artifice « Armure » in VIOLLET-LE-DUC (d'après), *L'Encyclopédie médiévale, tome 2 : Architecture et mobilier*, Paris, Bibliothèque de l'Image, 2004. Voir Annexe IV. 1. a.

¹⁴ Voir Chapitre 1, 1. L'armure de mailles (XIII^e siècle – début XIV^e siècle) à propos des coups violents portés contre l'armure de mailles dans la Bible de Maciejowski.

¹⁵ *Fior di Battaglia* : folios 44v. à 45v. ; *Florius de Arte Luctandi* : folios 4v. à 5v.

¹⁶ Bible de Maciejowski : folios 39r., 41r.

¹⁷ Bible de Maciejowski : folio 24v.

même temps, la charge à la lance couchée est d'autant plus nécessaire face à une armure lourde, difficile à gérer chez l'adversaire dans le cadre de la mêlée. Qu'elle soit source ou conséquence de la tactique et de l'idéal chevaleresques, l'armure lourde est inhérente au chevalier. C'est pourquoi, en raison des contraintes qui la caractérisent au moment de la revêtir, il faut des « assistants », pleinement intégrés à l'unité tactique entourant le chevalier, et pouvant même participer au combat (c'est le cas des écuyers, ces apprentis chevaliers qui constituent par la suite une grande part des hommes d'armes non adoubés).

2. L'unité tactique : adaptation au combat en armure ?

Le personnel du chevalier, essentiel dans la préparation au combat en armure, est étonnamment absent dans les sources iconographiques étudiées. La raison en est simple dans les œuvres de Fiore dei Liberi : le propos central concerne les techniques de combat, et donc les combattants en action. Il serait superflu d'ajouter les « assistants » de l'homme d'armes, car le programme iconographique des œuvres est véritablement une explication, il ne s'agit pas d'illustrations comme on peut trouver dans le *Livre des tournois* du roi René (et qui sont par ailleurs de grande qualité). Dans la Bible de Maciejowski, l'absence comme la présence de ces « assistants » n'est pas explicite. On ne voit pas de scènes impliquant un écuyer ou un valet d'armes aidant son maître à revêtir son armure¹⁸. Cependant, il n'est pas impossible que certains combattants représentés puissent compter parmi ces « assistants ». L'écuyer étant un chevalier en formation et potentiellement un « assistant », il peut très bien être présent dans les scènes de combat¹⁹ (c'est très souvent le cas dans les siècles suivants, de moins en moins d'hommes d'armes étant adoubés). Le valet d'armes étant un non-noble, il se peut que certains fantassins visibles sur les scènes de bataille en soient²⁰. Mais cette absence de distinction voire absence tout court des

¹⁸ La seule image où l'on voit quelqu'un aider un guerrier à revêtir l'armure chevaleresque concerne Saül et David, au folio 28r. Il s'agit plus de la symbolique de Saül remettant ses armes à David pour combattre Goliath plutôt que d'une véritable aide. Cependant, le geste du roi posant le heaume sur la tête de David correspond sans doute au geste courant, avant la bataille, de finalisation de la préparation : les mitons de mailles offrant une mauvaise dextérité, il est probable que les chevaliers avaient tendance à être aidés pour boucler leur heaume, soit par un « assistant » (écuyer, valet, page), soit par un autre chevalier, selon le contexte et le rang.

¹⁹ Les éperons n'étant pas colorés dans cette source, on ne peut distinguer les chevaliers aux éperons dorés des écuyers aux éperons argentés. FLIEGEL, Stephen, « The Art of War : Thirteenth-Century Arms and Armor » in NOEL, William, WEISS, Daniel (dir.), *The Book of Kings : art, war and the Morgan Library's Medieval Picture Bible*, Baltimore, Walters Art Museum, 2002.

²⁰ En revanche, les valets d'armes à cheval sont clairement absents de la source, car ces auxiliaires seraient des cavaliers légers et non des hommes ayant revêtu le haubert.

« assistants » des chevaliers, malgré la forte présence des guerriers chevaleresques, tient aussi de l'objectif iconographique de la Bible de Maciejowski. L'objectif narratif tient surtout à exposer une bataille, le guerrier en est donc le sujet central. Or, au XIII^e siècle, dans les mentalités comme sur le champ de bataille, le combattant par excellence est le chevalier, le *miles*. Il est donc normal que, dans le propos narratif et symbolique de la Bible de Maciejowski, la figure du chevalier soit écrasante, malgré le réalisme de cette source. Hormis dans les « scènes de camp »²¹, les scènes de la Bible de Maciejowski occultent toute forme d'intendance militaire. En effet, soit il s'agit de scènes « civiles »²², n'impliquant pas de structure militaire, soit de batailles avec un focus sur le cœur de la mêlée. Les essentiels « assistants » et même toute l'intendance ne sont pas représentés, car ils n'ont aucun intérêt narratif, se trouvant, de fait, en retrait durant les combats, et la vie des camps militaires n'étant que très indirectement, et rarement, exposée.

Pourtant, lorsqu'il est question du combat en armure, il est essentiel de traiter du personnel présent dans les unités tactiques entourant le chevalier et l'homme d'armes de la fin du Moyen Âge. Philippe Contamine²³ a distingué, pour le royaume de France, deux grands types d'armées, avec un bouleversement des structures militaires autour de 1445, dû à la création des Compagnies d'ordonnance de Charles VII. Le premier type d'armée sera ici qualifié de « féodal », car directement issu des structures traditionnelles médiévales, même si cette dénomination est à nuancer au vu de la démonstration de Philippe Contamine. Le second type est bien entendu la Compagnie d'ordonnance, structurée autour de la lance.

L'armée féodale (étudiée ici pour les XIII^e – XIV^e siècles) est composée de deux principaux groupes de guerriers : les gens de pied et les hommes d'armes. Un troisième groupe la complète alors que l'armée royale devient de moins en moins « féodale » : il s'agit des gens de cheval. Nous nous concentrerons sur les hommes d'armes, car même s'ils ne sont pas tous chevaliers d'un point de vue social, ils sont tous, sur le plan militaire, des cavaliers lourds, et forment un ensemble relativement homogène avec un armement offensif identique et un équipement défensif comparable. Ce groupe est composé des

²¹ Comme au folio 3v., avec l'attaque d'Abraham contre le campement des élamites, où la présence de non-militaires peut être supposée par la domination des vêtements civils (même s'il peut s'agir aussi de guerriers au repos).

²² Nous y incluons aussi les combats qui ne sont pas dans un contexte véritablement guerrier.

²³ CONTAMINE, Philippe, *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge. Étude sur les armées des rois de France 1337-1494*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2004 (1972).

chevaliers et écuyers bannerets²⁴, des chevaliers bacheliers, et des simples hommes d'armes ou écuyers. En se fondant sur les sources françaises et anglaises, Philippe Contamine estime que la norme, en termes de possession de chevaux, pour chaque homme d'armes, au XIV^e siècle, tourne autour de : deux chevaux pour chaque écuyer, trois pour chaque chevalier bachelier, et plus de trois pour chaque banneret (parfois cinq ou six). Cependant, il ne s'agit pas là seulement de chevaux de remplacement pour les cavaliers lourds : ils sont liés au personnel de l'homme d'armes²⁵, et sont en conséquence de diverses qualités²⁶. Le personnel de l'homme d'armes est ainsi pleinement intégré à l'unité tactique et à la tactique.

En campagne, le ou les « assistants » du chevalier servent d'aide de camp. Pendant le combat, ils sont généralement placés en retrait, mais tiennent un rôle essentiel. Tout d'abord, ils l'aident à revêtir son armure, cette aide devenant d'autant plus nécessaire au temps de l'armure de plates. De plus, le valet d'armes tient la lance et le casque de son maître. Tenir le casque est un service important surtout au XIII^e siècle et au début du XIV^e siècle, étant donné qu'il s'agit la plupart du temps du heaume, lourd et enveloppant d'un style identique ou proche de celui de la Bible de Maciejowski. Ainsi, il est probable que le valet d'armes tienne aussi un chapel de fer pour que son maître puisse échanger les casques en cas de manque d'air. L'autre rôle du valet d'armes est aussi de tenir la lance de l'homme d'armes. Dans le cadre de la tactique de la charge à la lance couchée, c'est un rôle important, car le chevalier a tôt fait de briser sa lance, et s'il doit lancer une nouvelle charge, préparer une nouvelle arme dont il n'a qu'à se saisir avant de s'élancer à nouveau peut grandement aider au rythme et donc à l'efficacité des charges. Enfin, comme l'explique Philippe Contamine, face aux traits anglais, les chevaliers français ont de plus en plus tendance à combattre à pied, gardant les chevaux à l'abri, et de ne monter en selle que pour la fuite ou la poursuite. Les valets d'armes et autres « assistants » ont

²⁴ C'est-à-dire de puissants seigneurs portant bannière et donc commandant plusieurs autres chevaliers et écuyers. La seule distinction entre chevaliers bannerets et écuyers bannerets est l'adoubement. Philippe Contamine rappelle que le terme banneret peut désigner les seigneurs les plus puissants mais n'ayant pas de titres supérieurs (comte, duc, prince) ou bien tout le groupe de l'élite des hommes d'armes (incluant donc les comtes, ducs, princes, qui, par la nature de leurs fonctions, sont bannerets au sens « portant bannière »).

²⁵ Philippe Contamine observe ainsi que pour une armée de cinq mille combattants, il faut compter au moins dix mille chevaux et dix mille individus (dont la moitié sont les combattants) en ne comptant que le personnel des hommes d'armes, et en ne comptant ni le reste des troupes, ni l'intendance, ni les inévitables « parasites » s'accolant ordinairement aux armées médiévales.

²⁶ Destriers (terme plus rare à partir du XIV^e siècle) / coursiers pour le combat ; palefrois / chevaux plutôt pour les déplacements ; haquenées plutôt pour les déplacements ; roncins plutôt pour le bât. Mais tous ces chevaux peuvent éventuellement servir au combat s'ils sont correctement dressés.

donc toute leur importance en préparant les chevaux pour leurs maîtres. Du point de vue de la préparation et de l'aide « passive », les assistants du chevalier ont une place tactique essentielle.

Par ailleurs, Philippe Contamine distingue deux types d'assistants : le page, non combattant, et le valet d'armes²⁷, parfois auxiliaire armé. Si le premier se tient aux tâches précédemment décrites, le second peut véritablement intervenir sur-le-champ de bataille, pour seconder son maître, ou intégrer un corps de troupe²⁸ selon la décision du commandant de l'armée. En tant qu'aide pour le chevalier, il peut tout simplement combattre à ses côtés, mais il joue aussi un rôle important dans un autre aspect de la tactique chevaleresque : la capture des adversaires de valeur. L'action du valet d'armes permet d'emmener les prisonniers à l'arrière (comme le font les écuyers et valets dans les tournois auxquels Guillaume le Maréchal a participé), sans que le chevalier ait à interrompre le combat. Sans intervention de ce type d'aide, le système des valeurs chevaleresques et la tactique qui en découle seraient impraticables. Malgré la valeur tactique indéniable du page et du valet d'armes, les autorités ne les reconnaissent que partiellement ou indirectement dans l'unité tactique. Ainsi, avant de faire campagne en France, Édouard III autorise un certain nombre de chevaux par rang pour chaque homme d'armes²⁹. Même s'il n'est question que de chevaux, cela suppose le personnel associé. La valeur tactique des « assistants » et leur inclusion dans l'unité tactique entourant le chevalier ne découlent que de la place fondamentale des chevaux pour les hommes d'armes, alors que le rôle de ces pages et valets d'armes va au-delà du simple soin aux animaux de guerre.

Ce rôle tactique se voit en quelque sorte institutionnalisé, en France, par l'ordonnance de Charles VII de 1445, créant les Compagnies d'ordonnance. Une compagnie se fonde sur l'unité de base de la lance, qui est, comme l'observe Philippe Contamine, plus une unité administrative que tactique. Cependant, à l'intérieur, on peut observer deux véritables unités tactiques :

- Les deux archers et le valet les assistant.

²⁷ Il peut être appelé « valet », « soillar », « gros valet » ou « pilhard ».

²⁸ Ce qui peut amener à désigner les valets d'armes d'écuyers, pour leur rôle d'hommes d'armes de moindre rang sur le plan tactique. Cependant, cela pose plus de problèmes sur le plan social, le titre d'écuyer rapportant théoriquement à un homme d'armes noble non adoubé.

²⁹ D'après les endentures observées par Philippe Contamine : six pour un comte, cinq pour un banneret, quatre pour un bachelier, trois pour un simple homme d'armes.

– L’homme d’armes, avec le page et le coutilier³⁰

Le page tient le rôle ordinaire préalablement explicité. L’homme d’armes des Compagnies d’ordonnance en a d’autant plus besoin qu’il est exigé que tout homme d’armes porte le harnois blanc, c’est-à-dire l’armure la plus protectrice, issue des armures de plates, mais aussi la plus complexe à revêtir, en raison de ses nombreuses pièces imbriquées et articulées. Le coutilier, en tant qu’assistant de l’homme d’armes, peut bien entendu accélérer les choses en aidant le page, mais en tant que combattant auxiliaire, il peut intervenir au plus près des combats. Il tient le rôle du valet d’armes. La situation tactique du coutilier est ainsi pleinement reconnue, et le problème de la désignation « d’écuyer » ne pose plus de problème, car l’individu est désigné selon son rôle tactique et peut sans souci se rapporter à un guerrier roturier comme noble tenant ce rôle.

Le chevalier a un réel besoin d’auxiliaires de ce genre pour être pleinement efficace. Tout le système du combat en armure lourde dépend en partie de ceux-ci. En effet, ils aident à revêtir l’armure, permettent de changer rapidement de lance dans le cadre des charges, tiennent le heaume en cas de besoin, amènent le cheval pour poursuivre l’ennemi ou fuir si le combat s’était déroulé à pied, ou remplacent une monture blessée ou tuée. Ils peuvent même intervenir militairement³¹ ou jouer un rôle dans les captures pour rançonnement.

La tactique chevaleresque s’est structurée autour de l’armure, et l’armure a évolué pour être optimale dans le cadre de cette tactique. De même, l’unité tactique s’est adaptée au combat en armure. Par la contrainte de l’habillement, l’armure elle-même rend indispensables les « assistants », toujours intégrés à l’unité tactique de fait, mais tardivement reconnus comme tels, avec la lance garnie à la fin de la Guerre de Cent Ans. Mais, plus que cela, c’est aussi la pratique de tactiques et techniques intimement liées à l’armure qui intègre pleinement les pages et valets d’armes à l’unité entourant le chevalier ou homme d’armes. En outre, ces « assistants » du chevalier sont, comme on l’a vu, fortement liés aux chevaux, qui sont l’instrument le plus important de tout le système chevaleresque. En effet, si le latin, l’anglais et l’allemand mettent en exergue l’aspect guerrier par les termes *miles*, *knight*, *Ritter*, les termes français, espagnol et italien

³⁰ Très proche de la figure du valet d’armes en tant qu’auxiliaire armé de l’homme d’armes, à ceci près que son rôle militaire est accentué. Il est possesseur d’une hache ou d’une guisarme, ainsi que d’une dague à double tranchant qui lui donne son nom de coutilier ou de coustilleur.

³¹ En 1471, dans la région de Corbie, face à l’armée française, les Bourguignons placent les coutilliers parmi les hommes d’armes pour gonfler leurs rangs, tout comme les valets d’armes ont ainsi pu être qualifiés d’écuyers.

« chevalier », *caballero*, *cavaliere* démontrent de toute évidence l'aspect fondamental du cheval.

3. Le cheval : paradoxe du précieux animal guerrier.

Le cheval est au cœur de l'identité de la tactique chevaleresques. C'est lui qui donne son nom au chevalier, dans la langue française, et c'est aussi lui qui joue le plus grand rôle dans la charge à la lance couchée. En effet, s'il est dirigé par le chevalier, ce dernier reste statique, et son rôle consiste surtout à caler correctement sa lance et à l'orienter pour toucher l'adversaire. En revanche, tout le mouvement et la puissance de choc se trouvent au niveau du cheval, qui, en conséquence, doit être formé à la guerre comme son cavalier. Si le chevalier débute son éducation militaire assez jeune³², c'est dès le plus jeune âge qu'on entraîne un poulain à devenir un cheval de guerre. Comme le met en évidence Loïs Forster³³, la brutalité médiévale est une idée reçue qu'il faut réfuter au sujet du dressage des chevaux : celui-ci se fait en douceur et dure des années.

Le poulain est laissé deux ans avec sa mère, puis reste à paître dans un champ pendant sa troisième année sans la jument, avant d'être emmené à l'écurie pour commencer le débouillage. On lui fait accepter progressivement le licol et le mors, on l'habitue à être touché (notamment aux pattes, pour le ferrage), on l'habitue aux fracas métalliques près des forges et à la présence d'autres chevaux. Le cheval de guerre est donc un animal docile, désensibilisé et obéissant³⁴. En plus des qualités naturelles du cheval, ce dressage complexe et patient fait sa grande valeur.

Désensibilisé face à la peur, obéissant, c'est le cheval idéal pour se lancer à la charge. Mais le cheval est un animal fragile. La charge et la mêlée le mettent en danger de mort. C'est pourquoi le chevalier veut lui éviter de prendre trop de risques, et il peut ainsi rechigner à combattre, non par crainte pour lui-même, mais pour sa monture³⁵. C'est pourquoi en France, en Angleterre et en Bourgogne, les princes et rois ont mis en place

³² Ken Mondschein estime que l'apprentissage des armes commence vers dix ans, et que l'apprentissage de l'équitation commence avant.

³³ FORSTER, Loïs, « Le cheval d'armes » in JACQUET, Daniel, SCHNERB, Bertrand, *L'art chevaleresque du combat : le maniement des armes à travers les livres de combat (XIV^e-XVI^e siècles)*, Neuchâtel, Presses universitaires suisses, 2012.

³⁴ Les chevaux rétifs sont plutôt utilisés pour l'apprentissage des jeunes cavaliers, qui peuvent ainsi faire face à toutes les situations.

³⁵ Loïs Forster donne l'exemple du combat devant Antioche en 1098 : les chevaliers redoublent d'ardeur dès qu'on leur promet de rembourser leurs montures tuées.

le système du restor³⁶. Ce système permet aux chevaliers de combattre plus farouchement sans avoir à craindre les lourdes conséquences économiques de la perte de leurs chevaux. La viabilité tactique de la charge à la lance couchée implique donc des contraintes économiques entourant le remboursement des montures perdues.

Outre la solution économique du restor, il existe une solution individuelle et physique pour minimiser les risques : protéger le cheval par une armure. Trois types de protections peuvent être portés par les chevaux : la housse de tissu (avec des épaisseurs à l'encolure), la housse de mailles³⁷ (couverte par le caparaçon, apparaissant ainsi comme la précédente dans l'iconographie) et les éléments de plates³⁸ (voire même une barde complète à la toute fin du Moyen Âge et au XVI^e siècle). La housse de tissu, et/ou la maille dissimulée sous le caparaçon, est la protection des destriers de la Bible de Maciejowski. On ne voit guère d'éléments de plates. Éventuellement, on peut supposer la présence d'un chanfrein sous le caparaçon pour protéger la tête.

Cependant, tous les chevaux ne sont pas protégés³⁹. Compte tenu du prix de l'armure humaine et au vu de la surface supplémentaire à couvrir chez un cheval, tous les chevaliers ne pouvaient sans doute pas protéger leur monture. Dans le cas où il s'agit de simples protections de tissu, celles-ci parviennent à arrêter plus ou moins les flèches, notamment grâce aux éléments amples couvrant les pattes avant, et les coups de taille d'épée. La cotte de mailles, plus protectrice, n'est pas une protection idéale dans le cadre d'une charge, car le cheval, déjà alourdi par son cavalier en armure, voit sa vitesse et sa mobilité diminuées, et le risque de ployer sous le choc augmenter.

Toutefois, la plate, plus légère, peut être placée ponctuellement, stratégiquement, aux endroits les plus sensibles, comme la tête, le poitrail ou la croupe, comme on le voit dans les œuvres de Fiore dei Liberi. Dans le *Florius de Arte Luctandi*, du folio 2r. au folio 6v., on voit six chevaux avec un caparaçon, onze chevaux avec un plastron, un chanfrein et une barde de croupe, et dix-neuf chevaux sans protection. Dans le *Fior di Battaglia*, du folio 41r. au folio 47r., on voit trente-et-un chevaux clairement non protégés, trente-trois avec ce qui pourrait être une barde de croupe, et un seul avec une

³⁶ Attesté dès le XIII^e siècle. Le restor n'a pas une forme identique au cours des siècles : il peut s'agir d'un remboursement après estimation au cours de la montre ou d'un remboursement forfaitaire. De plus, il peut être réparti soit entre tous les hommes d'armes, soit entre quelques privilégiés, généralement dans les hôtels princiers.

³⁷ Voir Annexe IV. 4. a.

³⁸ Voir Annexe IV. 4. b.

³⁹ On en voit par exemple au folio 10v. de la Bible de Maciejowski, et tout au long des scènes de bataille ou de déplacement de troupes.

barde complète⁴⁰. La protection semble toujours variable, mais selon l'analyse de Ken Mondschein, cette barde serait plutôt orientée vers le tournoi, alors que les protections plus légères ou absentes correspondraient plus à un contexte guerrier.

Comme l'a remarqué Philippe Contamine, si la housse de tissu protège relativement le cheval contre les traits, celle-ci est trop peu efficace pour la chevalerie française contre l'archerie anglaise pendant la Guerre de Cent Ans. Le changement tactique correspondant donc à garder les chevaux en retrait et ne les monter que pour la fuite ou la poursuite⁴¹. Malgré tout, l'armure équine peut avoir encore son importance (comme l'atteste son développement pour obtenir les splendides bardes du XVI^e siècle). D'une part, les charges chevaleresques se pratiquent encore, malgré la perte de prééminence de la chevalerie sur les champs de bataille, et d'autre part, même en situation de poursuite, le cheval craint les coups, et il est donc judicieux de le doter au moins d'un chanfrein⁴².

En effet, dans un combat, le cheval est très exposé aux armes de l'adversaire, à tel point que le code d'honneur chevaleresque interdit de frapper le cheval de son adversaire, et encore plus de le tuer. C'est particulièrement le cas dans les combats à plaisance comme les tournois. Si frapper le cheval est strictement interdit dans les tournois très réglementés de la fin du Moyen Âge, c'est déjà une règle admise dans les tournois primitifs : « qui tue un cheval doit le payer »⁴³. Mis à part les questions d'honneur, un chevalier a intérêt à épargner la monture de son adversaire, tout bonnement parce qu'il s'agit d'un butin de choix. Ainsi, dans la Bible de Maciejowski, on ne voit pas de cheval directement frappé par un chevalier. Les seuls chevaux à terre semblent avoir ployé sous les coups puissants reçus par leur cavalier⁴⁴. Les chevaliers du XIII^e siècle seraient-ils réellement « chevaleresques » ? On ne peut exclure les — sans doute nombreux — coups en traître qui devaient se pratiquer, mais l'iconographie de la Bible de Maciejowski est révélatrice d'un idéal chevaleresque où l'on épargne les montures. Cela dit, compte tenu des principes qui font la fierté de la caste guerrière des chevaliers et de leurs intérêts économiques, il est probable que les chevaux avaient plus à craindre des fantassins

⁴⁰ Folio 47r.

⁴¹ CONTAMINE, Philippe, *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge. Étude sur les armées des rois de France 1337-1494*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2004 (1972).

⁴² Fiore dei Liberi frappe le cheval de son poursuivant à la tête, *Fior di Battaglia* : folio 42r. ; *Florius de Arte Luctandi* : folio 3r.

⁴³ FORSTER, Lois, « Le cheval d'armes » in JACQUET, Daniel, SCHNERB, Bertrand, *L'art chevaleresque du combat : le maniement des armes à travers les livres de combat (XIV^e-XVI^e siècles)*, Neuchâtel, Presses universitaires suisses, 2012.

⁴⁴ Folios 10r., 13r., 34r. et 41r.

cherchant à tuer les cavaliers⁴⁵, et particulièrement des piquiers formant les remparts de pointes.

Mais lorsqu'il est question d'efficacité technique, on dispose de coups bien moins chevaleresques, et Fiore dei Liberi n'hésite pas à cibler le cheval, aussi bien à la charge à la lance couchée⁴⁶, en estocade à la lance pour le combat au corps à corps⁴⁷ ou dans une situation de fuite⁴⁸. Ce genre de coups démontre l'importance du chanfrein, car la tête est la cible des estocades, tout comme l'utilité du plastron, le poitrail étant ciblé par la lance durant la charge. La barde de croupe est plus utile dans le cadre du combat à l'épée, les deux adversaires combattant de manière très rapprochée, et les deux chevaux ne sont donc pas à l'abri d'un coup de lame, même accidentel (la housse couvrait déjà la croupe durant les siècles précédents, montrant la récurrence de cette situation). En outre, on peut délibérément frapper un cheval à la croupe pour le faire paniquer et ainsi renverser son cavalier ou l'entraîner au loin.

Le cheval n'a pas à craindre seulement de son adversaire, mais aussi de son propre cavalier, car, selon l'emplacement de son adversaire, il peut le frapper par inadvertance à la croupe ou à l'encolure dans un combat à l'épée. Si, face à l'armure de plates, on a nécessairement des épées à pointes aiguës, les chevaliers ont tenté de prévenir des accidents au temps de la maille, alors que le coup de taille pouvait encore être efficace. Les épées d'arçon, comme on le voit dans la Bible de Maciejowski⁴⁹, ont une pointe arrondie, évitant ainsi de blesser le cheval avec celle-ci, mais limitant l'efficacité des estocades⁵⁰. Bien entendu, on peut aussi utiliser l'épée de ceinture dans un combat à cheval, mais l'épée d'arçon, très représentée dans la Bible de Maciejowski, est un élément non négligeable, car très adapté au combat à cheval, à la fois pour les contraintes techniques (longueur, adaptation spécifique aux coups de taille) et de sécurité du cheval (forme de la pointe). Mais le combat à proprement parler n'est pas le seul risque que court le cheval. Il s'agit certes de blessures moins lourdes, mais bien réelles : celles causées par

⁴⁵ Encore que le fantassin ait lui aussi un intérêt économique majeur à s'emparer du cheval vivant, tout comme de l'armure du chevalier vaincu.

⁴⁶ *Fior di Battaglia* : folio 41r. ; *Florius de Arte Luctandi* : folio 2r.

⁴⁷ *Fior di Battaglia* : folio 43r. ; *Florius de Arte Luctandi* : folio 2v.

⁴⁸ *Fior di Battaglia* : folio 42r. ; *Florius de Arte Luctandi* : folio 3r.

⁴⁹ Par exemple au folio 24v.

⁵⁰ Avec la distinction entre épée d'arçon et épée de ceinture au XIII^e siècle, l'épée de ceinture, utilisable aussi à pied, est plus aigüe et effilée, montrant un potentiel usage d'estoc. Cette distinction marque la plus grande diversité des coups, par rapport aux siècles précédents, où les coups de taille étaient dominants, comme l'indique Stephen N. Fliegel dans FLIEGEL, Stephen, « The Art of War : Thirteenth-Century Arms and Armor » in NOEL, William, WEISS, Daniel (dir.), *The Book of Kings : art, war and the Morgan Library's Medieval Picture Bible*, Baltimore, Walters Art Museum, 2002.

les éperons. Elles sont représentées à plusieurs reprises dans la Bible de Maciejowski par des taches de sang au niveau des flancs du cheval⁵¹. Lors des charges, les chevaliers peuvent donner de trop violents coups d'éperons, d'autant plus que ceux-ci sont très pointus (afin de transmettre rapidement des instructions au cheval) et rigides. Si la blessure n'est que superficielle, le risque — certes minimisé par le dressage — est que le cheval panique sous l'effet de la douleur. Les éperons à molette, à partir du XIV^e siècle, corrigent grandement ce problème.

Le cheval est indispensable au chevalier et aux techniques et tactiques qu'il pratique, mais il est aussi très fragile et exposé. Il a tôt fait d'être malmené : il peut être une cible, son propre maître peut le blesser. Mais en raison de sa valeur économique et symbolique, liée à sa nature comme à sa formation, le chevalier en prend soin, le préserve, et apporte des solutions : il le couvre de protections plus au moins efficaces, les éperons évoluent pour devenir moins blessants, on utilise des épées adaptées au combat à cheval. Mais ce souci de préservation pouvant devenir excessif, des pratiques comme le *restor* ont pu être mises en place afin que le chevalier s'engage pleinement dans le combat. En outre, certaines formes tactiques ont permis l'optimisation de certaines qualités du chevalier, guerrier blindé et athlète surentraîné, avec la tactique de l'homme d'armes démonté : celle-ci permet de lancer le chevalier bien protégé dans la mêlée, tandis que le cheval est à l'abri, car en retrait. Cependant, cela ne nuit pas trop à la mobilité, car la monture reste à disposition en cas de besoin. Mais malgré l'existence de cette tactique, particulièrement utilisée chez les Anglais⁵², la norme est le combat à cheval.

Le cheval a une place paradoxale dans la tactique : il est essentiel, mais cette importance peut nuire à l'efficacité de la même tactique, par la crainte qu'ont les chevaliers de perdre leur monture, ou bien mener à des aménagements tactiques réduisant l'importance du cheval. En effet, dans la tactique de l'homme d'armes démonté, le cheval reste important pour les phases mobiles, mais joue un rôle moindre, voire nul dans le cœur du combat, comme dans le cas des « gens de cheval » (archers/arbaletriers montés, sergents montés...).

⁵¹ Folios 24v., 33r., 34r., 42r.

⁵² Il est intéressant de voir que la tactique de l'homme d'armes démonté prend moins en France, où l'étymologie du « chevalier » provient de « cheval » alors que les Anglais l'utilisent plus couramment durant la guerre de Cent ans, leur « *knight* » étant à l'origine, avant même d'être un cavalier, un serviteur armé.

La tactique chevaleresque tourne autour de l'armure, avec un dialogue entre ces deux éléments plus qu'un lien cause-conséquence. L'armure suppose la cavalerie lourde qui prend toute son efficacité comme cavalerie de choc, en particulier contre d'autres cavaliers lourds. Mais si le choc est une optimisation tactique du combat en armure lourde, celle-ci est aussi absolument nécessaire pour que la charge à la lance couchée soit applicable, offrant la protection physique et le confort psychologique nécessaires au chevalier pour réaliser cette technique qui lui est spécifique.

Si la tactique et l'armure sont liées l'une à l'autre, toute une adaptation militaire se construit afin de créer des conditions viables : le chevalier se voit doté d'assistants, qui sont essentiels dans la préparation de l'armure et des armes (et leur entretien), ainsi que dans leur potentiel rôle d'auxiliaires. Ils sont indirectement reconnus comme appartenant à l'unité tactique entourant le chevalier, à travers le nombre de chevaux que possède celui-ci, entre autres pour son personnel, avant que leur rôle ne soit en quelque sorte officialisé, du moins dans le royaume de France et le duché de Bourgogne, avec les Compagnies d'ordonnance et la sous-structure tactique de l'unité administrative qu'est la lance.

Enfin, l'autre élément tactique fondamental, en partie contraint par l'armure, est le cheval. Il est essentiel comme force motrice dans la charge, et assure une grande mobilité au chevalier en armure. Mais le cheval est un animal fragile et précieux, et l'armure le concerne aussi, bien que les bardes complètes apparaissent plus tardivement que les harnois blancs pour les hommes. En revanche, si le cheval, avec l'armure, sont les deux éléments centraux de la tactique, la monture a une place très paradoxale. Sa valeur et sa fragilité peuvent nuire à la tactique, voire provoquer des changements tactiques qui, en eux-mêmes, pourraient faire perdre de la valeur au cheval, et donc à tout le système de combat chevaleresque.

L'armure et le cheval ont une influence majeure sur la tactique. Ils sont les éléments essentiels de la réussite à la charge à la lance couchée, la qualité de la lance étant moins un paramètre déterminant. Ces deux éléments structurent l'unité tactique, liée aux contraintes posées par l'armure et le cheval, avec des auxiliaires voués à en prendre soin ou à les apporter au chevalier. Mais si le chevalier est une armure et un cavalier, c'est aussi une lance et une épée.

L'armure chevaleresque est un équipement fondamental, participant largement à la survie du chevalier, mais, seule, elle ne suffit pas. Ce n'est pas une protection impénétrable, car elle est dotée de nombreuses faiblesses liées à la vue ou à la mobilité, et peut être brisée. Ainsi, si on souhaite vraiment tuer un chevalier, cela est loin d'être impossible. Mais l'armure voit son efficacité s'accroître en la cumulant à d'autres paramètres, notamment cette « armure sociale » qu'est la mentalité chevaleresque. En effet, les chevaliers tendent à se rançonner plutôt qu'à s'entretuer. D'autre part, le chevalier n'est pas une armure passive : il est mobile, d'autant plus qu'il se bat essentiellement à cheval. Sa défense est active, comme on le voit chez Fiore dei Liberi, et les esquives et parades s'ajoutent à l'armure.

Pour cela, le poids de l'armure n'est pas si contraignant qu'on l'a longtemps cru : il est tout à fait possible pour un chevalier de combattre à pied et de se mouvoir, même s'il trouve sa pleine efficacité à cheval. Là où l'armure est réellement contraignante, c'est au moment de la revêtir, même s'il est encore possible — du moins pour certains types ou pièces d'armure — de le faire, laborieusement, seul ; c'est pourquoi il est préférable d'avoir recours à des « assistants ». Enfin, l'autre élément contraignant est le casque, avec de constants réajustements entre confort et combat, sans parvenir à l'équilibre optimal, l'axe de la protection étant privilégié pour les joutes, et du confort pour les casques de guerre.

L'armure n'est certes pas aussi contraignante qu'on l'a longtemps cru, mais on ne peut nier qu'elle l'est tout de même. Pourtant, les chevaliers ne l'abandonnent pas, montrant leur attachement à cet équipement essentiel à la charge à la lance couchée. Outil indispensable à la tactique chevaleresque par excellence, l'armure détermine partiellement la structure tactique qui l'entoure. Mais cette structure est aussi très liée au cheval, qui, avec l'armure et l'épée, fait partie des fondamentaux pour le chevalier, et amène à des comportements paradoxaux, en raison de sa forte valeur combinée à son exposition au danger.

L'armure, pour l'homme comme pour le cheval, est donc essentielle à la tactique et à la technique chevaleresques. Une technique que l'on a longtemps imaginée comme sommaire et brutale, mais voilà encore une idée reçue que contestent les sources, en particulier les livres de combat, et, dans une moindre mesure, la Bible de Maciejowski. Le combat chevaleresque apparaît comme une technique poussée et réfléchie, voire même un art martial.